

# RÉVOLTE

## PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

### L'ATAVISME & LE CRIME<sup>1</sup>

On appelle hérédité, le fait de la transmission des caractères organiques des ascendants aux descendants — ou encore l'ensemble des processus biologiques inconnus en vertu desquels s'opère cette transmission.

On dit qu'un caractère est hérité quand il existait chez les ascendants ou au moins chez l'un d'eux, et quand on n'aperçoit aucune cause extérieure capable d'avoir produit ce caractère chez le descendant en agissant directement sur celui-ci. — Le milieu extérieur est l'agent des transformations. L'hérédité tend à maintenir les caractères acquis avec d'autant plus de force de résistance au milieu que ces caractères se sont maintenus dans un plus grand nombre de générations et, en général, qu'ils ont été acquis plus progressivement.

Si l'on nous demande pourquoi nous avons des ongles aux doigts, nous disons que c'est parce que nos parents étaient ainsi conformés. Et nous considérons cette réponse comme une explication jusqu'au moment où, à force de remonter de descendants en ascendants, nous serons obligés de chercher en dehors de l'hérédité l'origine première de la formation des ongles.

Si maintenant l'on nous demande pourquoi nous parlons le français, nous ne répondrons pas que c'est en vertu de l'hérédité, bien que nos parents parlent eux aussi cette langue et qu'ils nous l'aient eux-mêmes apprise, — parce que nous savons très bien que c'est là une action de milieu et que nous eussions parlé le chinois ou l'arabe dans d'autres circonstances. Il en serait de même s'il s'agissait d'un caractère anatomique possédé par les ascendants, mais auquel nous pourrions apercevoir une cause extérieure venant agir sur l'individu une fois conçu.

Nous attribuons encore à l'hérédité des caractères qui ne nous paraissent pas avoir été acquis par un individu et qui n'existaient pas chez ses géniteurs directs, mais que nous savons ou que nous supposons avoir existé chez

des ascendants plus éloignés. C'est à cette réapparition de caractères disparus depuis un temps plus ou moins long, que l'on donne le nom d'*atavisme*.

Pour qu'il y ait atavisme, il faut qu'il y ait eu préalablement une disparition. Une maladie, comme la goutte, survenant chez un jeune homme dont le père était exempt de cette maladie, mais dont un aïeul en était affecté, est considéré comme atavique ou ancestrale. C'est encore à l'atavisme que l'on est obligé d'attribuer la présence chez un homme d'un muscle normalement étranger et inutile à l'espèce humaine, mais dont l'existence est constante et utile dans une espèce parfois très éloignée dans la série zoologique. On peut donc distinguer différents degrés dans la réversion ou la rétrogradation atavique. L'atavisme devrait être aussi distingué, d'après la définition ci-dessus, de la *survivance*. Notre appendice caecal, par exemple, serait une survivance ancestrale distincte de l'atavisme. C'est une partie vestigiaire de notre intestin qui continue à se transmettre héréditairement sans avoir jamais disparu. Elle continue d'exister; elle ne réapparaît pas, et pourtant on cite communément sa présence parmi les exemples d'atavisme, ce qui montre bien qu'on ne croit pas à une différence profonde entre l'hérédité et l'atavisme.

Au point de vue des résultats, l'on peut établir une opposition entre l'atavisme et l'hérédité directe, parce que l'atavisme tend à substituer à des caractères nouvellement acquis dans la famille, la race, l'espèce, et que l'hérédité directe tendrait à conserver, des caractères anciens. Il est permis, à ce point de vue, de comparer l'atavisme à un sénat conservateur, comme l'a fait spirituellement M. Bordier, et plus justement encore à un sénat réactionnaire, puisque l'hérédité, elle aussi, est conservatrice. Mais cette opposition n'empêche pas de regarder l'atavisme et l'hérédité comme résultant de processus biologiques au moins très analogues. C'est ainsi, du reste, que l'entendent les auteurs les plus compétents. Baudement, par exemple, considère l'atavisme comme l'expression de l'hérédité de la race en opposition avec l'hérédité individuelle. Sanson cite cette définition comme étant la meilleure. Il s'agit toujours, en définitive, d'une transmission de quelque chose aux descendants par les ascendants éloignés ou non. A défaut d'une explication plus satisfaisante, nous disons que tel individu présente tel caractère, positif ou négatif, parce que ce caractère existait chez ses géniteurs directs ou chez des ascendants plus anciens.

C'est à la vérité un minimum d'explication que ce premier classement de certains faits dans un ordre de faits semblables. L'explication demanderait à être complétée par le classement de cet ordre de faits lui-même dans un ordre de faits plus général, mais nous n'en trouvons d'autre, pour le moment, que l'ordre des mystères.

Or de cette impossibilité actuelle de classer scientifiquement l'atavisme résulte une certaine

ressemblance entre les interprétations atavistiques et les explications basées sur la *Nature*, qui dispensaient si commodément de toute autre démonstration. C'est à la fois une commodité et un danger.

Plus une cause est mystérieuse et plus on est tenté d'exagérer sa portée en la faisant intervenir chaque fois que l'on est embarrassé. C'est ainsi que, parmi les gens absolument ignares en matière de physique, le seul mot *électricité* constitue une explication très satisfaisante de tout mécanisme ou phénomène incompris. « C'est l'électricité ». Cela explique tout. Le mot *atavisme* serait-il appelé à jouer un rôle analogue en matière de ressemblances de toutes sortes?

On le dirait, à voir la façon rapide dont ce mot a fait fortune chez les romanciers psychologues et chez les journalistes profonds qui en ont abusé au point de lui enlever la minime valeur explicative qu'il possédait.

Il n'y a pas à faire de raisonnements sur une cause dont on ne connaît rien si ce n'est le nom; aussi la réfutation d'une interprétation basée sur l'atavisme est aussi difficile que l'affirmation est facile. Celle-ci étant placée sur un terrain inaccessible jouira d'un certain crédit tant qu'on ne sera point parvenu à lui opposer une interprétation différente et démontrée. Il est clair qu'en retour, une situation aussi aisée à prendre ne devrait être considérée comme scientifiquement occupée qu'à la condition que le phénomène à expliquer fût inexplicable par l'action actuelle du milieu, ce qui est d'ailleurs le cas pour beaucoup de variations anatomiques.

Ces variations sont légitimement attribuées à l'atavisme lorsque la généalogie des individus qui les présentent est positivement connue, ainsi qu'il arrive souvent en zootechnie, et lorsqu'il s'agit de caractères anatomiques difficilement modifiables sous l'influence du milieu. Il en est de même lorsqu'il s'agit encore de caractères anatomiques devenus assez rares dans une espèce animale pour qu'on ne puisse attribuer leur présence à la transmission héréditaire directe. Si, d'autre part, il est impossible de mettre en cause l'influence de conditions physiologiques en rapport avec certaines conditions de milieu, — ainsi que je l'ai fait pour plusieurs caractères préhistoriques du squelette du membre inférieur chez l'homme, qu'on s'était trop hâté d'expliquer par l'atavisme — alors on est bien obligé de recourir à l'hypothèse d'une réversion ancestrale. On n'attendra point, pour cela, que la généalogie de l'homme soit reconstituée; c'est peut-être grâce à des hypothèses de ce genre qu'on la connaîtra un jour.

Je ferai d'ailleurs remarquer à ce sujet que la réversion vers une espèce ou une race disparues ne franchit peut-être pas d'un seul bond des dizaines ou centaines de siècles. Dans la lignée ascendante d'un individu présentant un caractère réversif ont pu exister à divers époques plus ou moins rapprochées d'autres individus chez lesquels existait ce même caract-

<sup>1</sup> Extraits du cours de M. L. Manouvrier à l'École d'Anthropologie, publié par la *Revue Mensuelle de l'École d'Anthropologie*, chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

tère, de telle sorte que les interruptions dans l'hérédité seraient réduites à quelques générations seulement. Il est possible aussi que la réversion ancestrale arrive à se confondre presque avec l'hérédité immédiate au point de vue de son mécanisme, lorsque nous serons parvenus à connaître celui-ci. Il n'en est pas moins vrai que la réalité des transmissions héréditaires quelles qu'elles soient ne nous autorise pas à accepter aussi légèrement qu'on le fait d'habitude des explications paresseusement basées sur l'hérédité lorsqu'un examen tant soit peu sérieux suffit pour nous faire apercevoir plus ou moins nettement des causes agissant sur l'individu et dont l'enchaînement se produit actuellement sous nos yeux dans des conditions accessibles à l'investigation scientifique. La théorie transformiste n'est pas d'un maniement aussi simple que la théorie créationniste : on ne s'en sert fructueusement que par l'intermédiaire d'une analyse souvent fort délicate.

Il faut aussi user de circonspection lorsqu'il s'agit des conséquences physiologiques pouvant résulter de la présence de caractères anatomiques réversifs ou considérés comme tels.

Bien que plusieurs de ces caractères puissent se trouver réunis chez un même homme, ce sont toujours des anomalies partielles qui ne nous autorisent pas à considérer cet homme comme un individu atavique dans son ensemble et devant fonctionner à la façon des animaux dont il reproduit certaines dispositions morphologiques. On peut avoir des canines trop longues, une mâchoire trop forte, une oreille dépourvue d'ourlet supérieur ou écartée, des sinus frontaux très proéminents, une poitrine aussi velue que celle d'un gorille, un muscle pyramidal de l'abdomen remontant jusqu'à l'ombilic, un muscle prosternal, une séparation profonde entre les lobes pariétal et occipital du cerveau, etc., etc., on peut présenter l'une ou l'autre de ces anomalies et même toutes ces anomalies à la fois, sans cesser pour cela de se comporter sociologiquement comme le commun des hommes. S'il existe dans l'espèce humaine un seul individu dont le corps tout entier soit absolument exempt de tout trait anormal de ressemblance avec les singes anthropoïdes, cet individu n'en ressemblera pas moins fondamentalement à ces animaux par mille autres caractères qui, pour être ordinaires dans l'espèce humaine, n'en sont pas moins l'héritage commun de quelque espèce ancestrale et simienne. Si parmi ces mille traits de ressemblance, il y en a, chez un certain homme, quatre ou cinq un peu plus accusés que chez son voisin, lequel en possède peut-être un même nombre d'autres tout aussi accentués mais moins apparents, il n'y a pas là de quoi conclure à une infériorité nécessaire au point de vue des actes ayant quelque importance psychologique. Il est évident qu'on doit tenir compte; en pareille matière, de la nature des anomalies et des résultats physiologiques qu'elles peuvent entraîner directement ou indirectement.

Un homme pourvu d'une mandibule pesant 95 grammes au lieu de 84 ne se nourrira pas pour cela autrement que les autres et ne se jettera pas sur vous pour vous déchirer avec ses dents au cours d'une discussion. Il y a, dira-t-on, des coordinations et corrélations anatomiques. C'est vrai, mais les corrélations normales ont précisément pour effet de sauvegarder la régularité générale en dépit d'anomalies partielles. N'avons-nous pas tous les jours, sous les yeux, des individus porteurs d'anomalies très caractérisées, réversives ou non, et pourtant normaux d'ailleurs? Ne savons-nous pas que l'hérédité produit à chaque instant, chez les individus, les associations de caractères les plus disparates? Il y a quelques réserves à faire au sujet des microcéphales, qui sont atteints, eux, dans l'appareil régitseur de l'économie entière, et que Carl Vogt a pu

appeler les hommes-singes. Mais s'agit-il ici d'une simple infériorité morphologique entraînant une infériorité psychique seulement simienne? Il s'agit visiblement d'un arrêt de développement analogue à celui qui peut atteindre tant d'autres organes par suite de quelque accident survenu dans le cours de la vie fœtale, et coïncidant avec des altérations pathologiques incapables d'avoir jamais eu la tenacité qui est la condition même de la transmissibilité atavique à très longue distance. Si une monstruosité comme la microcéphalie rappelle la forme simienne, c'est qu'au moment où elle s'est produite, le cerveau du fœtus en était encore à sa phase régulière de développement où le cerveau n'avait pas encore atteint la fin de sa recapitulation phylogénique. La microcéphalie n'est pas plus héritée d'un ancêtre simien que l'anencéphalie n'est héritée d'un ancêtre acranien et l'ectromélie d'un ancêtre amphibien. La microcéphalie, avec les anomalies et les altérations qui l'accompagnent, n'apporte donc aucune restriction à ce que j'ai dit au sujet de l'isolement et de l'innocuité psychologique des caractères vraiment ataviques présentés par un très grand nombre d'hommes. Il faut être très circonspect, je le répète, non seulement dans l'affirmation de l'origine atavique des anomalies, mais encore dans leur interprétation physiologique.

Il devrait être superflu d'ajouter que la circonspection est surtout de rigueur lorsqu'il s'agit d'organes dont les fonctions, même à l'état normal, sont totalement inconnues.

C'est enfin un abus véritable que de considérer *a priori* comme un signe de dégénérescence et de rétrogradation atavique, la persistance d'un caractère de jeunesse quelconque, sous prétexte que ce caractère reproduit une disposition normale à l'âge adulte dans quelque espèce lointaine. C'est ce qui est arrivé à propos de la persistance, chez beaucoup d'Européens adultes, de la suture métopique ou médio-frontale, constante chez l'enfant nouveau-né et constante aussi à l'âge adulte chez beaucoup d'espèces herbivores. Arrêt de développement atavique, dit-on. Et pourquoi? C'est plutôt la soudure prématurée des deux os frontaux qui serait un arrêt de développement, d'autant mieux qu'elle serait préjudiciable au développement cérébral. La région frontale est-elle moins large chez les adultes qui présentent la suture métopique? Au contraire, elle est ordinairement plus large, même en l'absence de toute trace d'hydrocéphalie. La persistance de la suture métopique est-elle plus fréquente chez les races inférieures? Elle est, au contraire, plus rare. Est-ce que la persistance des autres sutures est considérée comme un arrêt de développement du crâne? Nullement, et l'on a moins le droit de considérer la persistance de la suture métopique comme une rétrogradation atavique que de la considérer comme une conservation avantageuse d'un caractère de jeunesse. Il ne serait que trop facile de multiplier les exemples de ce genre et de montrer que l'anatomie comparative n'est pas assimilable à une sorte d'orgue de Barbarie dont l'atavisme serait la manivelle.

(à suivre)

L. MANOUVRIER.

## SOCIALISME

..... Au moyen-âge, des tours s'élevèrent sur les montagnes, sur des rochers au milieu de fortes murailles.

Quand la plaine était envahie par les maraudeurs armés, l'homme de la tour appelait les gens d'en bas, et on se défendait.

Mais un jour, il arriva que l'ennemi battu ou parti, l'homme de la tour monta à cheval et alla rançonner les habitants de la plaine. Ils ne pouvaient rien contre lui, il pouvait tout isatenne x.

donc on ne trouvera point la route de ce retour à l'état de nature; — de cette permanence de la guerre, il résulte que la Bourgeoisie et le Proletariat sont aussi mal venus l'un que l'autre à se reprocher de faire usage de la force, puisqu'ils y ont recours tous les deux, qu'ils n'ont pas d'autres moyens de défendre leur droit, et qu'il n'est point ici d'arbitraire devant lequel ils puissent porter le débat. Il s'agit pour les deux adversaires d'un combat pour l'existence, et, comme dit Darwin « de la concurrence vitale ». L'un ou l'autre doit rester dans l'arène : chacun n'a donc qu'à combattre en conséquence.

En vertu de quel droit la Bourgeoisie accuse-t-elle donc le Peuple de sacrifier, le jour de son triomphe une victime expiatoire, qu'elle s'appelle De Launay ou Clément Thomas? De quelle front vient-elle verser des larmes hypocrites sur les cadavres de Marie-Antoinette et de l'archevêque Darboy? Ces têtes illustres ont été frappées de préférence en vertu des lois de guerre, qui veulent que les soldats cherchent d'abord à atteindre les chefs ennemis, bien qu'ils n'aient point contre eux de haine particulière. On n'est pas dans une bataille pour se ménager, et « la violence ne peut être repoussée que par la violence » (J. de Maistre, VI<sup>e</sup> lettre sur l'Inquisition espagnole). — D'ailleurs, qui a rompu le contrat social et remis le Peuple dans l'état de nature?

De son côté, le Peuple n'est pas mieux fondé à reprocher à la Bourgeoisie de prendre des précautions contre lui; il faut bien le reconnaître : la Bourgeoisie est en état de légitime défense, car la Révolution politique n'est plus qu'un moyen, et ce qu'il nous faut, c'est la liquidation sociale, qui n'est pas autre chose qu'une question de mort pour les hautes classes. La dissimulation sur ce point est aussi impossible qu'inutile. Le but avéré de la Démocratie est de replacer la société sur le terrain où elle se trouvait immédiatement au sortir de l'état de nature, c'est-à-dire sur le terrain de l'égalité des droits. Si nous réussissons, que deviendra la Bourgeoisie? La terreur dit assez qu'elle ne l'ignore pas. Elle agit en conséquence.

Non, certes, nous n'avons pas le droit de nous plaindre. Nous portons le poids de notre sottise, et c'est la Bourgeoisie seule qui sait être logique. Nous devons nous en convaincre : il n'y a pas de malheurs immérités, et le *vox victis!* n'est que le cri de la justice : toujours